

Georges Sféris

L'éblouissant été grec

Présentation

Cailloux blancs d'un chemin

La langue de Sféris

Choix de textes

Bibliographie en français

Présentation

J'ai maintenu ma vie, en chuchotant dans l'infini silence. Epithania

Georges Sféris, de son vrai nom Giorgios Stylianos Seferiades, aura mené comme Saint-John Perse ou Claudel, à la fois une vie de diplomate et celle de poète. Mais avec une authenticité profonde et sans la volonté perpétuelle de vouloir édifier sa légende, parfois au prix de mensonges plus ou moins pieux. Non Sféris n'avait pas besoin de vaticiner, de s'envelopper dans la toge des prophètes et des dictionnaires rares pour parler simplement du blanc du ventre des mouettes et du destin des hommes.

Il vivait avec l'exil au cœur de lui, voyageant souvent, regardant autour de lui et en lui.

*J'ai maintenu ma vie, j'ai maintenu ma vie en voyageant
Parmi les arbres jaunes, selon les pentes de la pluie
Sur des versants silencieux, surchargés de feuilles de hêtre.*

La terre grecque lui tend ses deux mains pour lui dire ses chimères, lui en exil au cœur de la lumière. Il apparaît dans la poésie grecque comme un solstice d'été et dans son souffle passe la douleur et la grandeur de la résurrection de l'histoire de la Grèce, antique et contemporaine.

Il fut l'ami de T.S Elliot, de Constantin Cavafy, d' Yves Bonnefoy, d'Henry Miller, de Laurence Durrell et de subtiles correspondances les unissent. Pour lui Lorand Gaspar partit apprendre le grec et vivre dans ses paysages pour le traduire.

Devenu à son tour légende et poète officiel de toute une nation, prix Nobel de littérature en novembre 1963 - le premier jamais attribué à la littérature grecque -, il restait fidèle à sa mémoire des origines, à ses valeurs humanistes.

Il a servi de passeur, de marin pour mener à bon port l'humanité :

*Entre les ombres qui luttent pour redevenir homme et femme,
Entre le sommeil et la mort, vie stagnante.*

Cailloux blancs d'un chemin

Ambassadeur de métier pendant près de 45 ans, marin de port d'âme en port d'âme comme son héros Stratis le marin, il aura caboté sur les sentiments humains. Il avait

étudié le droit et l'anglais à Athènes, Paris et à Londres, mais son imprégnation véritable fut Mallarmé, Valéry, T.S Eliot, Cavafy, Ezra Pound. Comme son père traducteur de lord Byron, il fut aussi un éminent traducteur (Apollinaire, T.S Eliot, Pound, Dante...)

Et ses années sont passées « comme des ailes » entre ce pays grec natal à jamais perdu, brûlé, Smyrne la perle d'Asie Mineure, turque maintenant, et les événements tragiques : la dictature en 1936 dans son pays, la deuxième guerre mondiale, l'occupation par les Allemands de son pays et sa fuite en Afrique du Sud, la guerre civile en Grèce, et les oppressions des colonels grecs de 1967 à 1974, dont il ne verra donc pas la fin.

Il était donc né à Smyrne le 13 mars 1900 qu'il dut quitter à quatorze ans après l'invasion turque. Sa terre natale fut donc réduite en cendres par la haine séculaire. L'histoire se répétera avec « son » île de Chypre tant aimée et découverte en 1953, qui elle aussi sera déchirée de la même manière. Comme d'autres donc, il compose en parallèle à cette carrière de diplomate des poèmes, des essais. D'ambassade en ambassade la poésie sera son journal de vie. Il aura vécu à Londres, Paris, en Crète surtout, au Caire, en Afrique du Sud, à Ankara, en Albanie, et au Moyen-Orient pour véritablement s'installer à Athènes sur le tard. En fait il aura plus vécu dans la langue grecque qu'en pays grec, mais « Où que me porte mon voyage, la Grèce me fait mal ».

Son odyssee s'achève en 1962 où il prend sa retraite à Athènes, enfin rejointe, son Ithaque à lui. Mais jamais la nostalgie de Smyrne et de son enfance ne le quittera.

Il mourut le 20 septembre 1971 à Athènes où il s'était retiré après bien des bourlingages.

Ses funérailles furent la plus grande manifestation contre la dictature militaire grecque. Une foule immense était descendue dans les rues accompagnant son cercueil, malgré l'armée et chantait son poème « Reniement » mis en musique par un autre paria, Mikis Théodorakis. Véritable hymne national ce texte semble connu de tous les Grecs.

Grec, il fut jusqu'à la racine, mais grec de l'exil, de la diaspora, donc deux fois plus grec. Toujours il sera le chantre de ce « petit pays » enclos entre mythologie vignes et oliviers, statues et âmes frêles :

« J'appartiens à un petit pays. C'est un promontoire rocheux dans la Méditerranée, qui n'a pour lui que l'effort de son peuple, la mer et la lumière du soleil. C'est un petit pays mais sa tradition est immense. Ce qui la caractérise, c'est qu'elle s'est transmise à nous sans interruption. La langue grecque n'a jamais cessé d'être parlée. Elle a subi les altérations que subit toute chose vivante. Mais elle n'est marquée d'aucune faille. Ce qui caractérise encore cette tradition, c'est l'amour de l'humain ; la justice est sa règle. Dans ce monde qui va se rétrécissant, chacun de nous a besoin de tous les autres. Nous devons chercher l'homme partout où il se trouve. » (Extraits du discours prononcé par Georges Séféris à Stockholm en novembre 1963).

La langue de Séféris

Sa langue chantante a souvent été mise en musique et il écrivait aussi bien en grec « noble » et complexe (voir « Erotikos Logos ») qu'en langue « impure » pour être lu de tous. Il chantait donc mais se méfiait du lyrisme éperdu en vénérant la simplicité ; *Je ne veux rien d'autre qu'un parler simple, et que me soit donné cette faveur. Car nous chargeons toujours le chant de trop de musique qui l'engloutit lentement.*

Aussi son écriture est-elle contrôlée, coulée parfois dans le marbre parfois dans la parole quotidienne, allusive et simple à la fois. Compris de tous, relativement facile à traduire, sa renommée immense fut encore accrue par son combat féroce contre la tyrannie des colonels, et sa défense exaltée de la démocratie.

Poète et citoyen, chantre de la condition humaine il semble planer au-dessus des eaux de la Mer Égée. Il n'est pas exempt d'angoisse existentielle, de doutes, de désespoir.

Il reste celui qui a modifié en profondeur la poésie grecque, alliant au terreau fondamental de la mythologie le symbolisme. Les thèmes éternels demeurent : le pain amer de l'exil, le sens du tragique, les amis perdus, les compagnons morts, la mort qui respire si près de nous, la guerre en filigrane, l'aliénation...

Il a tendu un pont entre l'homme mythologique et l'homme contemporain. Faisant revivre Homère dans la vie quotidienne des hommes, jouant à la fois des mythes grecs et de la vie populaire il est une sorte de réconciliateur de l'histoire grecque : « Nous cherchons de redécouvrir la semence originelle pour que le drame ancien puisse se rejouer à nouveau » (Mythistorima, 1935).

L'héritage du monde antique ne sert pour lui qu'à humaniser le monde contemporain :

J'ai fait mes premiers pas sur la poussière millénaire sous l'ombre grandiose des ruines sacrées.

J'ai joué dans le stade antique, sur la terre foulée par les dieux et les héros.

J'ai entendu les pierres raconter au vent les mythes et les légendes.

Sous la lumière pâle et reposante du soleil couchant ou dans l'éclat du soleil de l'été, Mes yeux innocents considéraient comme naturelle la beauté indicible des statues et des monuments

Naturel comme le mouvement de la mer et l'odeur des pins

...

La flamme sacrée s'est allumée et l'humanité s'est couverte de lumière.

Et la voie qui mène à l'humanisation de l'homme s'est ouverte... (Je suis né à Olympie)

Maintenant son ombre immense dépasse celle des pierres et des oliviers. Dans la poésie de Séféris les dieux marchent à pas de colombes et parlent à mi-voix pour ne point effrayer les hommes. Car ils sont au milieu d'eux. Il en est le messager.

De ses mots monte la lumière. Simple comme une lumière d'octobre sur la mer.

Des odysées passent de rivage en rivage, de cargos en cargos, de port en port, pour chercher la vie « au-delà des statues ». L'horizon de ses mots ouvre sur une autre mer et des vagues étranges y respirent. Mais aussi la terre et toute la sève des arbres. Lui qui apprend aux enfants à épeler les arbres. Il est celui qui n'a rien oublié des rêves des statues.

Aux hommes la solidarité :

« Dans notre monde aux dimensions réduites progressivement, tout le monde a besoin de tous les autres. Nous devons regarder de l'homme partout où nous pouvons le trouver. Lorsque sur le chemin de Thèbes Œdipe rencontre le Sphinx, sa

réponse à l'énigme fut : « Homme ». Ce simple mot a détruit le monstre. Nous avons beaucoup de monstres encore à détruire. Pensons à la réponse de l'Œdipe. »
(Discours de réception du prix Nobel)

Entre la buée de la mémoire et la pluie du monde, Georges Séféris aura chanté simplement, et ses poèmes pourraient tenir dans notre paume, tant ils sont proches de nous.

« Poète du futur » il ne put qu'entrevoir l'avenir, ballotté entre guerre, dictature, ambassades feutrées et tristes. Mais il aura fait se lever le levain de l'espérance en l'homme, dans la vie. Humblement, enseignant la paix et la beauté des amandiers en fleur.

*La vie qu'on nous a donnée à vivre, nous l'avons vécue...
sans espérer d'avoir sa part de notre récompense.*

Donne-nous, à l'écart du sommeil, la sérénité. (Mythologie) »

Il se savait en partance vers là « où finissent les œuvres de la mer, les œuvres de l'amour ».

Il a su vivre, il a su écrire, ainsi fut Séféris :

Il est temps que je parte. Je connais un pin qui se penche sur la mer. À midi, il offre au corps fatigué une ombre mesurée comme notre vie, et le soir, à travers ses aiguilles, le vent entonne un chant étrange comme des âmes qui auraient aboli la mort à l'instant de redevenir peau et lèvres. Une fois, j'ai veillé toute la nuit sous cet arbre. À l'aube, j'étais neuf comme si je venais d'être taillé dans la carrière. Si seulement l'on pouvait vivre ainsi ! Peu importe. (Homme Londres, 5 juin 1932).

Encore un peu

Et nous verrons les amandiers fleurir

Les marbres briller au soleil

La mer, les vagues qui déferlent.

Encore un peu

Élevons-nous un peu plus haut.

(Traduction Jacques Lacarrière)

Choix de textes

Reniiement

Sur la plage secrète
comme blanche colombe
nous mourions de soif à midi
mais l'eau était saumâtre.

Sur le sable d'or
nous avons écrit son nom
mais la brise marine a soufflé
et les mots furent effacés

Avec quel élan, quel cœur
quel désir et ferveur
nous vécûmes notre vie : une erreur !
Ainsi nous avons changé notre vie !

Adaptation personnelle

Mycènes

Donne-moi tes mains, donne-moi tes mains, donne-moi tes mains.

dans la nuit j'ai vu
la cime aiguë de la montagne,
regardant par-delà la plaine inondée
avec la clarté de la lune invisible,
en tournant la tête, j'ai vu
des pierres noires recroquevillées,
et ma vie comme une corde tendue
début et fin,
Moment final
mes mains.

Celui coulera qui soulève de grandes pierres
ces pierres je les ai soulevées tant que j'ai pu
ces pierres je les ai aimés tant que j'ai pu
ces pierres, mon destin.
Blessé par ma propre terre
torturé par ma propre tunique
condamné par mes propres dieux,
Ces pierres.
Je sais qu'ils ne savent pas, mais moi qui tant de fois ai suivi
le chemin qui va de l'assassin à la victime
de la victime au châtement
du châtement au prochain meurtre,
À tâtons
dans l'inépuisable pourpre
la nuit de ce retour
Quand les Erinnyes ont commencé à siffler
Parmi l'herbe maigre
J'ai vu des serpents mêlés avec des vipères
noués sur la génération maudite
Notre destin.

Voix jaillies de la pierre de sommeil
plus profondes ici où le monde s'assombrit.
mémoire du labeur ancré dans le rythme
frappé sur la terre par les pieds oubliés
Corps coulés dans les fondations
de l'autre fois, nus.
Yeux, yeux
fixés sur un point
que tu ne peux lire, comme tu le voudrais :
l'âme
qui se bat pour devenir ton âme

maintenant même le silence n'est plus à toi
ici où les meules ont cessé de tourner.

Octobre 1935

Adaptation personnelle

Notre Soleil

Ce soleil était le mien et le tien, nous l'avons partagé.
Qui souffre derrière la tenture de soie d'or, qui est en train de mourir ?
Une femme frappait ses seins asséchés criant « Lâches !
ils ont pris mes enfants et les ont déchirés en lambeaux,
vous les avez tués
en regardant au soir les lucioles d'un drôle d'air,
perdus en pensées aveugles »
Le sang séchait sur une main qu'un arbre rendait verte
un guerrier était endormi serrant sa lance qui jetait de la lumière contre lui.

Il a été le nôtre, ce soleil, on ne voyait rien derrière l'or des broderies
puis sont venus les messagers, sales et hors d'haleine,
Bégayant des mots incompréhensibles ;
Vingt jours et nuits sur la terre aride ne portant qu'épines
vingt jours et nuits à toucher le ventre saignant, saignant des chevaux. et pas un
moment de pause et boire de l'eau de pluie.
Tu leur as dit de se reposer d'abord et de ne parler qu'ensuite, la lumière t'avait
éblouie
Ils sont morts en disant « Nous n'avons pas le temps », en touchant certains rayons
du soleil.
Tu voulais oublier que nul jamais ne se repose.
Une femme hurlait « Lâches ! » comme un chien dans la nuit.
elle avait dû être belle autrefois, comme toi
avec la bouche humide, les veines vivantes sous la peau,
et l'amour

Ce soleil était le mien et le tien, tu l'as gardé pour toi seule tout entier.
tu n'as pas voulu me suivre.
Tout cela je l'ai constaté derrière l'or et la soie de la tenture.
Nous n'avons pas le temps. Les messagers avaient raison.

Adaptation personnelle

Mondes perdus

Comment pouvez-vous rassembler les milliers de fragments
de chaque personne ?
Qu'est-ce qui ne va pas avec le gouvernail ?
Le bateau fait des cercles et il n'y a pas une seule mouette en vue.
Le monde coule :
accroche-toi, il va te laisser accroché seul dans le soleil.
Tu écris : l'encre a moins progressé que la mer immense.

ce corps qui espérait une fleur comme une branche
pour porter fruits, pour devenir flûte dans le gel -
l'imagination a jailli en une ruche bruyante
de sorte que le temps musical vient et fait mal.

Adaptation personnelle

La Feuille de peuplier

Il tremblait tant, le vent le poussait au large
Il tremblait tant, comment pouvait-il ne pas céder au vent ?
bien au-delà
la mer
bien au-delà
une île au soleil
et main saisissant les rames
le dernier coup de pagaie en vue du port
yeux fatigués se fermant
comme anémones de mer
Il tremblait tellement
Je l'ai tellement cherché
dans l'ombre des eucalyptus
du printemps à l'automne
nu dans les bois clos
cherchant mon Dieu.

Adaptation personnelle

Mythologie

V

Nous ne les avons jamais connus.
C'était l'espoir, au fond de nous,
Qui disait que nous les avons dès notre enfance connus.
Nous les avons vus deux fois, peut-être, puis ils gagnèrent leurs bateaux
Cargos de charbon, cargos de céréales, et nos amis
Disparus de l'autre côté de l'océan, pour jamais.
L'aube nous retrouve près de la lampe fatiguée
A dessiner avec effort sur le papier, maladroitement,
Des navires, des sirènes et des coquillages.
Le soir nous descendons vers le fleuve
Parce qu'il nous désigne le chemin de la mer
Et nous passons nos nuits dans des sous-sols qui sentent le goudron.

Nos amis sont partis
Peut-être ne les avons-nous jamais vus,
Peut-être les avons-nous rencontrés quand le sommeil encore
Nous menait près de la vague qui respire,
Peut-être les cherchons-nous parce que nous cherchons cette vie autre

Au-delà des statues.

Traduction Jacques Laccarière Poésie-Gallimard page 25

Homme (extraits)

...On nous disait, vous vaincrez quand vous vous soumettez.
Nous nous sommes soumis et nous avons trouvé la cendre.
On nous disait, vous vaincrez quand vous aurez aimé.
Nous avons aimé et nous avons trouvé la cendre.
On nous disait, vous vaincrez quand vous aurez abandonné votre vie.
Nous avons abandonné notre vie et nous avons trouvé la cendre.
Nous avons trouvé la cendre.
Il ne nous reste plus qu'à retrouver notre vie maintenant que nous n'avons plus rien.

Traduction Jacques Laccarière Poésie-Gallimard page 71

Bibliographie en français

Poèmes, 1933-1955 Traduction de Jacques Laccarière et Lorand Gaspar Poésie-Gallimard(1989)

Pages de journal, 1925-1971 Mercure de France (1988)

Essais, Mercure de France (1987)

© Ce site est à usage non commercial. Les documents qu'il présente peuvent donc être consultés et reproduits pour un usage privé. Pour tout autre usage la reproduction est interdite sans autorisation des auteurs.